

HENRI MONDOR

**MALLARMÉ**  
**PLUS INTIME**

*nrf*

GALLIMARD







## AVANT-PROPOS

L'UTILISATION des documents, rassemblés en vue d'une biographie ou par simple plaisir d'évocation, peut devenir embarrassante. Si le souci de vérité, quand on raconte la vie choisie, s'alarme des soustractions que la crainte des longueurs légitimerait, le souhait de pressentir, à celui qu'on admire, de lui préparer un biographe meilleur que soi, incite à n'éliminer que peu et à offrir aux « scoliastes futurs » une somme surtout minutieuse.

Lorsque l'existence envisagée, privée des enchantements extérieurs, fut consacrée à une intime fascination, à des subtilités grammaticales et à de délicates combinaisons de mots, de rythmes et d'images, la densité d'intérêt ne saurait être parmi les événements où on la recherche d'habitude ; par contre, dans l'élan des commencements, les traces de l'ascension solitaire, les soupirs du doute, « les vapeurs de l'orgueil », les confidences d'un labeur poussé au martyre et resté inachevé, l'on doit espérer retrouver quelques-uns des mobiles essentiels et des secrets les plus importants.

Répugner aux indiscretions ne peut obliger à ne

*retenir, de la vie d'un poète, que ses extases ou ses éclairs de voyant, ses transes de créateur, sa figuration d'homme de lettres et encore quelque pittoresque involontaire ou délibéré. Il est un monologue plus personnel que l'on désire entendre et qui peut être aussi digne de triompher des siècles que les traits de la supériorité. Pour ne pas s'en tenir ingénument à des abréviations trop respectueuses ou à un personnage compassé qui eût choisi lui-même ses éclairages, on ne doit pas trop lui permettre de se aérober ou de ne se définir qu'avec les habiletés de sa complaisance.*

*Le déroulement d'une vie exceptionnelle implique, à côté des efforts opiniâtres, les digressions, les enchevêtrements, les abandons, les retours et aussi les heures de l'inaction, de la besogne, de la dispersion, de l'usure, etc. Le squelette trop paré de cette vie serait loin de valoir, aux yeux de l'avenir, les contrastes et les traverses de sa complexité. D'ailleurs le véritable grand homme, quelles qu'aient été les misères ou les gloires de son parcours, supporte ordinairement des regards rapprochés, et il est rare que la familiarité de son colloque avec ses proches et avec lui-même, quand on la découvre, n'enrichisse pas ou ne confirme pas son rayonnement. Au contraire, les précautions de posture, les coquetteries cabotines, quelques préparatifs insidieux en vue de la postérité, flétrissent l'image ou la font grimaçante et douteuse. L'écrivain dont il est ici question l'emporta sur la plupart par sa discrétion, son raffinement, l'élévation naturelle, la vocation et la précision d'idéal. Ses*

actes n'ont jamais contredit ses propos et ses engagements.

Il s'agira, dans ce petit livre, de quelques précisions sur des instants de la vie de Mallarmé qui peuvent risquer de sembler mineurs, mais pendant lesquels on l'entend si clairement qu'ils le rapprochent.

D'autres occasions se présenteront peut-être de soulever ou de préciser des questions plus larges. Par exemple celle-ci, qui n'est pas la moins émouvante et que la réputation consacrée de Mallarmé invite à se poser : lorsqu'il se souvenait de la définition du poète qu'il avait donnée à propos de Tennyson, l'auteur du Coup de Dés savait-il se convaincre de sa propre réussite ou désespérait-il encore de pouvoir un jour se contenter ? « Avoir doté la voix d'intonations point ouïes jusqu'à soi et fait rendre à l'instrument national tels accords neufs mais reconnus innés constitue le poète, dans l'extension de sa tâche ou de son prestige. »



## UN CONTE DE MALLARMÉ LYCÉEN

Au moment de toucher aux plus vieux papiers d'un écrivain (1), l'on voudrait se sentir encouragé, autorisé par lui, par son ombre ambiante ou par ceux qui l'ont le mieux aimé. Le plus certain désir de servir une gloire ne suffit pas toujours à préserver des erreurs ou d'un empressement fâcheux quiconque plonge en des manuscrits vénérables. L'espoir d'en tirer une nouvelle raison de faire admirer l'auteur et la curiosité de découvrir une expression inédite de son visage ou les modestes couleurs de son négligé n'assurent point contre la maladresse.

Tant que les pieuses exhumations, qui font passer d'un tiroir oublié au grand jour des revues littéraires les moindres écrits d'un grand homme, restent guidées par la vénération, le risque d'im-pair, toute question de doigté restant à part, est

(1) Quelques-uns des textes inédits de Mallarmé qui sont l'essentiel de ce livre m'ont été confiés par M<sup>me</sup> E. Bonniot. Dès la première page, je dois la prier de vouloir bien agréer l'hommage respectueux de ma gratitude.

probablement atténué. Il grossit, quand des zèles impatients cherchent un plaisir de priorité dans ces publications, ces appropriations sans grand mérite, et qu'un besoin de tambouriner l'emporte sur les soucis de convenance et de fidélité.

L'on peut craindre encore, si la ferveur du lecteur est trop loin d'égaliser celle du chercheur et celle des mieux préparés, que le premier ne trouve pas, aux morceaux révélés, la saveur que les passionnés et les initiés se régalaient d'y remarquer et ne dirige, vers ceux-ci, sa déception un peu récriminante.

Lorsqu'il s'agit des autographes d'un poète de concentration rigoureuse comme Mallarmé et du meuble chinois dans lequel il enfermait mystérieusement ses feuillets et ses cahiers, l'inquiétude de trahison, de profanation doit être une idée fixe et les prélèvements, parmi les restes dormants ou relégués, ne sauraient se montrer trop scrupuleux ; mais on peut croire apercevoir une ébauche d'assentiment, de connivence chez l'auteur lui-même, s'il n'est que d'atteindre des papiers qu'il a toujours soigneusement conservés, quelquefois recopiés, annotés, datés et comme parés et préparés pour les exigences de l'avenir. Ces précautions de l'écrivain ne sont pas tout à fait, pour le commentateur, une certitude d'autorisation, car il pourrait n'être question, en ces papiers d'une conservation inattendue, que de reliques familiales, réservées aux siens par l'auteur et enrichies de précisions chronologiques sans importance, mais permettant,

dans les effusions de l'intimité, d'évoquer avec plus d'exactitude les beaux jours qui ont fui.

Si les proches eux-mêmes, par aventure ou par dévotion, fouillant dans les dossiers anciens, ont su deviner et contenter parfois la curiosité des fidèles et se soucier, grâce au plus grand nombre possible de publications consenties, de faire toujours mieux connaître l'œuvre, l'artiste et l'homme, leur exemple ne devient-il pas une approbation ?

Le document d'enfance que nous croyons, sans être sacrilège, pouvoir publier, paraîtra peut-être à la plupart n'apporter autre chose qu'un bon devoir d'écolier de quinze ans ; mais, à quelques-uns, il fera voir, en un tout premier état, trois ou quatre des thèmes les moins ignorés, et cela épargnera peut-être à des analystes alambiqués de leur chercher des origines hypothétiques. Certaines oreilles aussi, n'oubliant jamais le plaisir de cet entraînement affiné, sauront percevoir par moments, dans sa tendre nouveauté, un véritable accent mallarméen. L'esprit de ce poète est des plus cohérents. Pour ceux que son mécanisme si surveillé intrigue autant ou plus que les illuminations d'un inspiré, il n'est pas de document inutile. C'est après l'examen de beaucoup de ses brouillons que des yeux perçants saisiront un jour quelque profonde particularité.

A travers les devoirs scolaires écrits par les futurs grands hommes, il y a quelquefois à glaner bien d'autres choses qu'une puérile limpidité ou, au contraire, des influences, des filiations trop

aveuglantes. Au moment où se trouvent entonnées, par le débutant, les premières notes d'un chant qui deviendra célèbre, le déchiffrement des gaucheries initiales et des singularités peut intéresser l'amateur. De même la comparaison réciproque des premiers vers de Racine, Baudelaire, Mallarmé, Valéry, par exemple, et la confrontation, pour chacun, de ses premiers essais et de ses œuvres, ne sont pas sans instruire ou divertir ou émouvoir. C'est essayer de retrouver, dans les tentatives du collégien et ses élaborations de rêveur et de versificateur, ce qui a passé plus tard dans les réussites de l'écrivain ; c'est aussi dater, du mieux qu'on sache, les efforts souples, patients ou violents de la jeune indépendance, voir, en buton, ce qui deviendra fleur, en tige frêle, ce qui sera grand arbre, s'étonner des audaces, des progrès, des variations ou regarder persister curieusement, depuis l'adolescence jusqu'aux dernières années, en un esprit supérieur, un trait ou deux ou plus.

Croire surprendre le génie à ses naissantes lueurs ou mesurer, inversement, l'immense distance qui sépare les vers de la quinzième année de ceux de la maîtrise, ne sont pas des plaisirs trop inégaux, car l'on ne peut dire, de ces destins incomparables, ce qui en touche le plus : un éclat très matinal ou, pour un midi éblouissant, une aurore un peu grise. Dans ce second cas, une question nouvelle se présente vite et passionnée : entre les banalités du début et les strophes inouïes, d'où venaient l'orgueil, l'espoir, le profond avertissement, les

raisons de persévérer ? Quelle secourable certitude affermissait le caractère, quelles secrètes balances ou comparaisons rassuraient l'ambitieux ?

Parmi les vingt jeunes poètes que l'on peut observer, dans la fumée et le tumulte nerveux des réunions littéraires, l'un d'eux dépassera peut-être un jour tous les autres, inscrira son nom à côté des plus grands. On voudrait discerner, sur lui, le signe révélateur, l'étincelle de primauté : dans ses dédains mal cachés, ses balivernes de protection, ses sèches irritabilités, sa misanthropie précoce, sa répugnance à imiter ou approuver, son expérience rapide et avisée des plaisirs ou, au contraire, sa simplicité, sa rêverie d'absent, une courtoisie à peine distraite, quelque ingénuité vraie. Un regard, un pli des lèvres, un battement de cil ou de narine, une lumière du front, une mystérieuse autorité, l'éclat de certaines paroles et quelque fin sourire à l'avenir peuvent-ils frapper celui qui hume cette découverte ? Mallarmé l'avait dit de l'arrivée extraordinaire de Villiers, « ce survenu ! »

Entre la rose de Nick Parrit, qu'on va voir naïvement fleurir le conte du jeune Stéphane, et la rose d'Hérodiade, quel lien et quels apports ?

On est autorisé à penser, jusqu'ici, qu'à seize ans, par une cantate de cérémonie religieuse, Stéphane Mallarmé, lycéen à Sens, faisait ses débuts publics d'écrivain et donnait ses premiers vers de circonstance. Ses maîtres et ses camarades devaient le savoir rimeur, car il n'était pas de ceux

qui font mystère de leurs goûts ou se revêtent tôt de silence ou de lourde respectabilité. Près de trente ans plus tard, dans sa fameuse lettre autobiographique crayonnée pour Verlaine, il devait confesser ses rapides productions enfantines et avouer son rêve précaire d'une gloire de poète triomphant : « J'ai traversé bien des pensions et des lycées, d'âme lamartinienne, avec un secret désir de remplacer un jour Béranger, parce que je l'avais rencontré dans une maison amie. Il paraît que c'était trop compliqué pour être mis à exécution, mais j'ai longtemps essayé dans cent petits cahiers de vers qui m'ont toujours été confisqués si j'ai bonne mémoire. »

Quels condisciples ou confidents champenois et bourguignons, sans prescience, ou quels pions coléreux, après s'être emparés de ces cahiers, les ont détruits ou égarés ? Quel Izambard leur a manqué ? Mais rien ne paraissait probablement, en leurs pages faciles, annoncer un génie prochain.

De 1854, c'est-à-dire de la douzième année du futur écrivain, l'on possède deux de ses narrations, la *Coupe d'Or* et l'*Ange Gardien*, plus édifiantes et suaves l'une que l'autre. Il n'est pas facile de savoir si leur préservation ancienne a été due à l'attendrissement d'une grand'mère attentive à l'éducation du collégien et, parfois, peu souvent, fière de lui, ou si l'écrivain vieillissant a regardé ces riens de son enfance comme un authentique et touchant reflet de son esprit ou de son effort, à leur éveil. Ce qui reste le fait pur, c'est que ces

deux textes enfantins ont été retrouvés parmi les papiers réunis par le poète lui-même en ses cartons les moins négligés et qu'ils sont restés toujours non loin de ses yeux, à côté des poèmes accomplis ou de ceux toujours recommencés.

*L'Ange Gardien* a été publié par M. E. Bonniot, gendre du poète, en 1926, dans la revue éditée par Blaizot et dirigée par Jean Royère, *Le Manuscrit Autographe*. A côté du titre, on lit, de la main de l'enfant, d'un côté la date : « 20 septembre 1854 », de l'autre ces mots : « Première narration ». En voici le début : « Dans l'antiquité, chaque famille, chaque homme avait son dieu protecteur ; il y en avait aussi qui gardaient les bornes des champs, d'autres les fontaines ; les neuf muses présidaient aux beaux-arts, mais toutes ces idées du paganisme étaient empruntées à la chrétienté. » Au-dessous de la dernière ligne de ce devoir français, se détache, en une calligraphie plus appuyée, cette conclusion du jeune auteur : Un ange de plus au paradis.

Depuis ce temps éloigné, combien de lecteurs bénévoles et de critiques mortifiants eussent pardonné à Mallarmé, s'il avait toujours écrit comme à douze ans ! Que d'adversaires courroucés ou injustes il se fût épargnés, si, au lieu des hardiesses périlleuses, qu'il a préférées, avec la pauvreté en croupe, il eût accommodé des vers coulants au goût général et se fût entraîné aux reniements et aux avantages du succès.

Dans la *Coupe d'Or*, le petit Stéphane raconte, avec beaucoup d'émotion et de pathétique, la

mort, sous les yeux de chevaliers et d'écuyers moins vaillants, d'un ouvrier fort décidé, qui plonge audacieusement pour rapporter, à sa mère miséreuse et par malheur présente, les bijoux que réservait au vainqueur de cette épreuve folle certain roi de Sicile. Voici les dernières lignes de ce conte tragique qui a près de trois pages : « Pauvre mère, ton fils n'est plus ; il s'est envolé vers la Jérusalem céleste où une place l'attendait ; il est allé augmenter le nombre de l'armée bienheureuse, c'est pour toi un protecteur de plus là-haut... Une simple pierre recouvrit ses dépouilles mortelles qu'on vint à bout de recueillir ; on lisait cette inscription sur une croix de bois : « Mort pour sa mère. »

En 1855 ou 1856, le jeune écolier de treize ou quatorze ans, dans un écrit improvisé qui est un petit poème bavard, d'orthographe et de prosodie incertaines, raconte un incident de lycée. Serait-ce son premier poème ? Son graphisme tient à la fois de celui d'un enfant appliqué et de celui d'un adolescent devenu un peu maniéré. La rime masculine règne en maîtresse :

Dieu bon écoutez-moi : un horrible attentat  
 Contre la justice, par un pion scélérat  
 A mes dépens hélas ! hier soir fut commis.  
 Gaiement je regagnais ma place quand je vis  
 Devinez quoi ! par terre un énorme soulier.  
 Aussitôt je m'enquiers à quel énorme pied  
 Pouvait vraiment servir ce meuble de géant...

.....

Ce poème de trente-cinq vers, sur son feuillet jauni, fripé, effiloché par le temps, mais qui semble avoir été conservé par Geneviève Mallarmé avec une particulière tendresse, est peut-être l'essai de versification, actuellement connu, le plus ancien du poète.

On sait que parmi les poèmes ultérieurs devaient naître, en 1858, *La Cantate pour une Première Communion*, en 1859, *La Prière d'une Mère*, en 1861, *A un poète immoral*, *A une petite laveuse blonde*, *Galanterie macabre*, en 1862, *L'Enfant prodigue*, etc., etc.

Au-dessous du titre de la *Cantate*, Mallarmé, de son écriture d'adulte, un soir de retour sur soi et de contentement des souvenirs, a écrit : « Vers pour la Première Communion du Lycée de Sens. » Il marquait ainsi qu'il ne songeait ni à les renier dédaigneusement ni à les écarter de lui. On y trouve des strophes qui valent la plupart des productions analogues par des écrivains quelquefois moins jeunes que cet auteur de seize ans.

Enfant, dans le Dieu de l'enfance  
Qui sut charmer ton innocence  
Dans cet hymen mystérieux  
De la force et de la faiblesse  
Ne vois-tu pas ô douce ivresse  
Un prélude au bonheur des cieux ?

Bien des vers pieux ou galants du jeune apprenti nous manquent encore, puisque, en 1862, son ami

Eugène Lefébure lui écrivait : « Il y a une éternité que je n'ai lu de vos vers et encore je n'ai pas tout lu. Je ne connais que le *Rondeau des Six Philis* et la charmante pièce de *l'Enfant à la Rose*. » Ces deux pièces restent inconnues.

Pendant les vacances de 1859, le rhétoricien, négligeant sans trop de remords, la préparation de son baccalauréat, improvisait, rimait, multipliait les poèmes avec une facilité, une abondance, une redondance, une sensiblerie auxquelles il ne cédera plus. Hugo était encore son modèle. Quand Baudelaire sera passé par là — *Galanterie macabre*, de 1861, et *L'Enfant prodigue*, de 1862, en témoignent assez — une exigence plus sourcilleuse veillera ; mais c'est Mallarmé lui-même, en définitive, qui sera, contre l'éloquence, les confidences et les poncifs dans la poésie lyrique, son juge le moins indulgent et le moins retardataire.

Qu'il y a loin, en peu d'années, comme science et effervescence, des blanches strophes de la *Cantate* et de la douce *Prière d'une Mère* aux troubles mélanges de *Galanterie macabre*, dont voici quatre vers :

Dans mon cœur où l'ennui pend ses drapeaux funèbres  
Il est un sarcophage aussi, le souvenir.  
Là, parmi des onguents pénétrant les ténèbres,  
Dort celle à qui Satan riva mon avenir.

*L'Enfant prodigue*, d'inspiration au moins aussi baudelairienne et hantée tour à tour aussi éper-

dument de péché que de piété, se termine ainsi :

O la mystique, ô la sanglante, ô l'amoureuse  
Folle d'odeur de cierge et d'encens, qui ne sus  
Quel démon te tordait le soir où, douloureuse,  
Tu léchas un tableau du saint cœur de Jésus.

Tes genoux qu'ont durcis les oraisons rêveuses,  
Je les baise, et tes pieds qui calmeraient la mer.  
Je veux plonger ma tête en tes cuisses nerveuses  
Et pleurer mon erreur sur ton cilice amer.

Là, ma sainte, enivré de parfums extatiques,  
Dans l'oubli du noir gouffre et de l'Infini cher,  
Après avoir chanté tout bas de longs cantiques  
J'endormirai mon mal sur votre fraîche chair.

Le texte en prose, qui porte le titre : *Ce que disaient les Trois Cigognes*, se situe, selon quelques probabilités, entre le poème de « l'horrible attentat » et la *Cantate pour une Première Communion*. La date de sa composition ne dut pas être très éloignée de celle de la mort de Maria Mallarmé, sœur du lycéen.

Le manuscrit comprend trente et un feuillets, plus larges que hauts, sur lesquels, d'une écriture déjà très élégante mais encore fleurie de majuscules trop ornées, Mallarmé a copié son Conte, un peu comme il l'eût fait d'une partition musicale. Beaucoup plus tard, sur la première page, près du titre, le poète, d'une écriture assagie ou sobre et expéditive, a ajouté ces mots d'explication :

« Narration — sur un sujet libre — en seconde ou troisième du lycée de Sens. »

Il ne rougissait donc pas de conserver ce texte de son adolescence, mais prenait soin d'en préciser la signification et la date. Ce conte est de l'époque séraphique du poète. Toute la ferveur religieuse que sa grand'mère M<sup>me</sup> Desmolins lui avait communiquée était encore intacte.

A condition de ne pas lire ces pages avec le sarcasme de n'y trouver que jeu d'enfant ou l'impatience d'y découvrir des dons extraordinaires, on les peut ranger dans les tout premiers exercices propres à instruire sur les débuts d'un écolier, futur grand écrivain, et sur une sensibilité plus tard si pudique et altière.

— « Cela n'ajoute rien à sa gloire ! » diront les uns. « Que n'eut-il toujours cette transparence ? » diront d'autres. Mais cette lecture est surtout pour ceux que la rose, la neige, l'ange, l'azur, les lys, les lamentations de l'hiver, les chants rêveurs et un vocabulaire d'essai feront méditer.

## I

## CE QUE DISAIENT LES TROIS CIGOGNES

*Il a neigé tout le jour. La terre est en blanc comme une mariée, et les constellations limpides diamantent un ciel lacté.*



26,60 F

*nrf*

